

La Librairie du Caire

Par Nadia WASSEF, éd. Stock, 2023 (traduction de l'ouvrage *Chronicles of a Cairo Bookseller*, 2021), 315 pages, prix 22 €.

L'autrice est égyptienne, de culture copte par sa mère et de culture musulmane par son père. Elle est native du Caire, titulaire d'un master en anthropologie sociale, d'un master en écriture créative et d'un troisième en littérature anglo-saxonne de l'Université américaine du Caire. Son livre est le récit d'une aventure féminine d'entreprise commerciale et culturelle. En mars 2002, Nadia, sa sœur Hind et leur amie Nihal inaugurent la première librairie moderne d'Égypte, sous le nom de « Diwan ». Aucune des trois associées ne dispose d'expérience professionnelle ni d'une quelconque formation en la matière. Leur objectif est porté par l'enthousiasme afin de redonner aux Caiotes, femmes et hommes, juniors et seniors, le goût de la lecture.

Très vite elles prennent des risques, mener une activité professionnelle masculine, s'opposer au patriarcat, à la censure politique et religieuse, mais aussi savoir réagir aux demandes parfois étranges ou excentriques des clients. Les trois jeunes femmes doivent affronter tous ceux qui estiment que cette entreprise de femmes ne peut qu'être vouée à l'échec. Au long de huit chapitres thématiques, Nadia Wassef relate quelques traits de cette aventure professionnelle et humaine dans un environnement peu favorable. Elle tire le bilan de vingt ans de luttes, d'une belle réussite, tout en ayant su vaincre les obstacles et tirer des conclusions des embûches. Un proverbe égyptien populaire ouvre le livre : « Si tu suis ton cœur, tu ne perdras pas ton chemin ».

L'autrice expose dans la préface qu'elle est née en 1974, à l'époque du président Anouar el Sadate et que sa famille vivait dans le quartier de Zamalek, un espace animé, verdoyant et cependant résidentiel, sur l'île située à l'ouest du Caire. Un soir de 2001, les deux sœurs et leur amie commune décident de tenter l'expérience, ouvrir une librairie d'un genre nouveau dans la capitale d'un pays où l'atmosphère intellectuelle demandait à se renouveler par rapport à l'incapacité de l'État de faire face à l'explosion démographique qui avait conduit à l'analphabétisme, à la corruption et à la dégradation des infrastructures. La littérature avait succombé, de mort lente. Le projet des trois associées s'affirma, chacune approfondit les préparatifs. Le lien entre elles était la volonté de partager la culture égyptienne avec des lecteurs et lectrices éloignés de l'accès aux livres et au goût de la lecture.

Comment choisir le nom de la future librairie ? Les deux sœurs demandèrent conseil à leur mère qui suggéra « Diwan » ce qui signifie un recueil de poèmes en persan et en arabe, un lieu de réunion, une maison d'hôtes, un lit (« le divan ») mais encore un titre porté par les hauts fonctionnaires. D'autre part le « Diwan » est un style de calligraphie de l'alphabet arabe cursif. Nadia Wassef demanda à une graphiste Nermine Hammam de construire l'image de marque de la librairie et son logo.

À quoi ressemblait cette librairie fondée à Zamalek, rue du 26 juillet ? Elle comportait un café, la volonté des fondatrices était d'en faire une oasis de paix pour aviver le goût de la lecture. Les visiteurs trouvaient là un espace de librairie certes mais aussi une papeterie et une sélection multimedia (films et musique) à la croisée de l'orient et de l'occident.

Hind effectua des missions discrètes auprès des libraires des alentours pour connaître les pratiques par rapport au monopole d'Etat et à l'exercice de la censure. Elle décida de publier régulièrement, ce qui n'était pas dans les usages des libraires caiotes, les listes des meilleures ventes de « Diwan » ce qui suscita une sorte de concurrence entre éditeurs et auteurs !

Les trois associées eurent du mal à faire accepter à la clientèle que la librairie soit dirigée par des femmes, cheffes d'entreprise. Certains des premiers clients confondaient librairie et bibliothèque et après avoir acheté et lu un livre le rapportaient pour demander un remboursement afin d'en choisir un autre !

L'originalité de cette librairie fut l'ouverture d'un espace consacré au café et aux gâteaux. Les trois associées souhaitaient un lieu où les femmes auraient la liberté de venir flâner sans que les hommes s'y opposent. En Egypte ; les hommes ont pour lieu de rencontre et de réunions, le café (*Labwa*), la mosquée et le barbier ! C'était exaltant pour ces trois jeunes femmes d'inventer un lieu dont les femmes n'étaient pas exclues (alors qu'elles avaient pour seul lieu d'existence leur maison et leur foyer). L'autrice, Nadia, s'amuse à raconter que même les toilettes de la librairie Diwan étaient appréciées par la clientèle féminine, car le lieu était propre et décent et il pouvait être fréquenté par les femmes qui faisaient leurs courses dans le quartier. Certains clients et clientes venaient à Diwan pour y rencontrer des amis.e.s, donner des cours particuliers à des lycéens, parfois une prostituée du quartier y donnait discrètement des rendez-vous pour relancer sa clientèle.

La vie continua ainsi que le développement de Diwan. Deux associées, mariées eurent des enfants dont il fallait s'occuper ; Nadia eut deux filles et Hind un fils. Force fut de constater combien il était difficile de tout mener de front. Il fallut embaucher du personnel, puis chercher un bureau plus grand sans oublier la venue d'un *mukkalasati*, poste pour un manutentionnaire, homme à tout faire de la librairie, une personne indispensable. Nihal qui faisait régulièrement des pâtisseries vendues dans la librairie dut sous-traiter et embaucha quelques femmes du quartier, ravies de cette petite activité qui leur apportait un revenu d'appoint pour leur famille. L'affaire prenant de l'ampleur, il fallut aussi embaucher un comptable externe. Comment faire de la publicité qui ne soit pas trop couteuse ? Les trois amies misèrent sur un sac de qualité, recyclable et au logo de Diwan. Lors de l'anniversaire des cinq ans de la boutique, les fondatrices réalisèrent un événement public en invitant cinq auteurs arabes à présenter leurs ouvrages.

Au fil des chapitres, l'autrice expose comment elle a conçu, avec ses associées, les différents rayons de la librairie, des auteures arabes, anglais, français, allemands. Un rayon fut très apprécié il se nommait « Les essentiels d'Égypte » on y trouvait des livres en quatre langues qui permettaient de tisser des liens entre les diverses disciplines pour connaître le pays et sa civilisation. Nadia et Hind avaient très tôt étudié la langue anglaise mais leur connaissance de l'arabe littéraire (Fus'la) était insuffisante par rapport à la pratique de l'arabe populaire parlé (El amiya) c'est-à-dire celui qui était utilisé dans les films et à la TV. Dans les rayons où étaient rangés les livres dits « Les essentiels de l'Égypte » Nadia avait choisi de disposer des ouvrages permettant de comprendre l'Histoire cosmopolite du Caire et d'Alexandrie ainsi que les influences étrangères. Elle avait aussi choisi des ouvrages d'histoire, d'histoire de l'art depuis l'époque des Pharaons, sans oublier la culture des coptes, chrétiens d'Égypte, avant d'aborder les ouvrages sur la venue de l'Islam et l'art des mosquées. De manière plus générale Nadia voulut faire une place aux auteurs égyptiens émigrés dans le monde anglo-américain, tout en tenant compte des frais considérables de douanes pour commander ces livres.

La demande des lecteurs et lectrices évolua et il fallut envisager d'ouvrir un rayon sur les livres de cuisine et sur la gastronomie. Cet épisode est relaté avec beaucoup d'humour, tant les associées étaient étrangères à ce sujet et à la pratique de la cuisine. Elles cherchèrent en langue arabe ce qui avait pu être écrit et remontèrent à un classique de Abla Nazeera, autrice égyptienne partie étudier les arts ménager en Angleterre en 1926 et devenue à son retour professeure au Caire pour former les jeunes filles de la haute bourgeoisie ! Le chapitre donne lieu à des

observations sur la convivialité, l'art de manger et de partager son repas au bureau mais il permet aussi d'aborder la question de la censure à la suite d'un épisode rocambolesque. La librairie ayant commandé un ouvrage culinaire anlo-américain « *The Naked Chief* »/ *le cuisinier nu*, c'est-à-dire sans sa toque ! L'ouvrage fut bloqué à la douane pour cause d'atteinte à la moralité publique. Ce qui valut à Nadia Wassef une visite en compagnie de son avocat auprès du service du ministère de l'Intérieur au Mogamma, place Tahrir. La question s'arrangea péniblement mais à l'amiable : le fonctionnaire ne daigna s'adresser qu'à l'avocat et non pas à Madame Wassef, cependant cheffe d'entreprise. Mais par la suite, les achats d'ouvrages provenant de l'étranger furent soigneusement surveillés !

La gestion d'une entreprise ne va pas sans se soucier des employés au quotidien et de leurs soucis personnels et familiaux. Nadia brosse les portraits de quelques personnes femmes et hommes auprès de qui elle travailla. Elle évoque les drames familiaux, par exemple celui d'une des femmes de ménage de la librairie, courageuse certes, mais seule soutien de famille, lorsqu'elle apprend l'arrestation de son fils et sa détention. Il lui faut trouver un second salaire pour survivre. Sa dignité l'empêche de quémander, d'autant qu'elle est déjà fort endettée. Nadia cherche une solution simple mettant en lumière les compétences et le courage de cette mère de famille qui se lance dans la confection de gâteaux artisanaux pour les vendre dans l'une des boutiques proches de Diwan et tire ensuite honnêtement quelques bénéfices avec l'aide discrète de Nadia qui a financé l'achat des ingrédients de cuisine pour faciliter les débuts de cette « micro-entreprise ».

Au bout de cinq années d'existence le succès fut au rendez-vous, les trois associées après bien des discussions et des hésitations se décidèrent pour ouvrir une deuxième librairie au Caire, dans le quartier Nord à Héliopolis, dans une belle et vaste villa ancienne donnant sur un jardin. Ce fut un travail épuisant de courir d'une boutique à l'autre pour surveiller le fonctionnement, le stock, former des employés et il fallut se décider à diviser les activités et les responsabilités entre chacune des trois libraires. Certains rayons durent être étoffés comme celui concernant les finances, la gestion, et le marketing en langue anglaise. La difficulté fut de trouver des titres sérieux et récents en langue arabe. L'autrice constate que la corruption de la fonction publique et l'inorganisation des entreprises ne facilitent pas les choses en Égypte. Elle ajoute non sans un trait d'humour que la vie des entreprises en Égypte est rythmée par des observations telles que « *Inch Allah ! Boukhra ! Maalesh* » (*Si Dieu le veut ! Plus tard ! Tant pis !*) qui tiennent lieu de Business Plan.

Globalement, le succès des deux librairies, dirigées par trois femmes leur attira des jalousies extérieures mais aussi des difficultés du côté des employés masculins de l'entreprise qui acceptaient mal d'être dirigés par des femmes. L'autrice relate diverses anecdotes qui illustrent une atmosphère de travail pas toujours simple à vivre au quotidien. Beaucoup de tensions à aplanir.

Nadia relate comment, en 2014, un journaliste du *Forbes Middle East* la contacta : un article fut publié la désignant dans sa librairie comme l'une des « deux cents femmes les plus puissantes du Moyen Orient ». Elle fut invitée avec les autres lauréats à Dubaï et relate cet épisode avec humour et détachement.

Tout ceci n'empêche pas l'autrice de faire le récit, sans fard, de son divorce peu après la naissance de sa deuxième fille ; et les difficultés qu'elle dut affronter dans sa vie quotidienne et professionnelle, car le divorce est mal toléré dans la société arabe.

Plusieurs chapitres abordent le contenu des rayonnages de la librairie. La question du choix des ouvrages dits « classiques » ne fut pas simple. Nadia fut surprise des soucis qu'elle rencontra pour mettre dans ses rayonnages une édition complète des « Mille et une nuits », ce recueil de contes légué par la littérature orale du Moyen-Orient. Elle constata que certains musulmans rigoristes ne voulaient pas que la totalité de cet ouvrage soit mis entre les mains des lecteurs et surtout pas des lectrices avant d'en avoir expurgé les passages « impies » ou érotiques (sic) et ceux suspectés de pornographie ! Nadia ne renonça pas et se mit à collectionner les diverses éditions et traductions anciennes qui puissent être admises par la censure. Un autre chapitre aborde le rayon des livres d'art et de design. Nadia expose la variété des demandes de clients. Certains sont passionnés par l'architecture, d'autres veulent seulement un beau livre coûteux à placer comme un trophée lors de la venue des invités dans leur salon. L'autrice n'hésite pas au passage dans les soucis du quotidien à relater comment elle fit installer un logiciel espion pour jauger le travail de ses employés et les remettre dans le droit chemin lorsqu'ils avaient tendance à la paresse ou aux vols. Un chapitre désopilant concerne le rayon « développement personnel ». Ces ouvrages étaient demandés par le lectorat cairote. Ces livres, issus le plus souvent du monde anglo-américain et traduits —agaçaient Nadia qui dut cependant se lancer elle-même dans ce type de lectures pour faire des choix dans les achats. Elle poussa même le zèle jusqu'à rechercher des traductions des « *Sebayt* » de l'Égypte pharaonique, qui livraient la sagesse des anciens pour se bien comporter dans son environnement et dans son travail. Elle collectionna aussi les ouvrages du type « Miroir aux princes » de Xénophon à Baldassare Castiglione, mais encore les liens perçus avec *Le Prince* de Machiavel. Le foisonnement du chapitre amène l'autrice à évoquer tous les ouvrages de développement personnel que ses clientes sollicitaient, elle fit ainsi connaissance avec les ouvrages dits « chicken soup » sorte de récits proposés pour le mieux-être des individus et ne donnant pas de grandes théories mais des récits du quotidien. Nadia en vient à se demander quelle est la raison d'existence des librairies Diwan (il y en eut dix au total en Égypte). Fallait-il aider les lecteurs et lectrices à développer leur curiosité, à réfléchir, à s'interroger sur leur vie ; leur donner des recettes de développement personnel plaqué lui semblait néfaste. Elle observe que pendant plusieurs années l'ouvrage américain de Stephen Covey *Les 7 habitudes de ceux qui réalisent tout ce qu'ils entreprennent* (traduit en arabe) se vendit avec succès. Ce titre avait déjà fait plus de 25 millions de ventes et avait été traduit en plusieurs langues.

La crise du printemps arabe éclata en 2011. Cette révolution fut un cataclysme ; mécontentement et espoir fleurirent de tous côtés. Après la démission du président Moubarak et les manifestations des frères musulmans autour de Mohammed Morsi en 2012, les discussions devenaient difficiles, dans les librairies Diwan, entre les employés et la direction. Après l'échec politique de Morsi, Nadia craignit à bon escient, des décennies de gouvernements islamistes ; elle prit la décision de son exil. Il lui avait fallu choisir entre la survie des librairies Diwan et sa famille, ses filles. Les habitudes de lecture des clients se modifièrent, et après 2014 la désillusion s'installa, puis le burn-out et parmi les lecteurs et lectrices les sujets qui amenaient au rêve furent prônés. Fallait-il échouer dans l'immédiat dans l'espoir de réussir dans le futur ? En arrivant à Londres, divorcée mais récemment remariée et élevant ses deux filles, Nadia Wassef fait le bilan de ses années à Diwan. Elle conclut que Diwan au fil du temps était devenu une « personne ». La troisième associée, Nihal, conserva en 2017 la direction de l'entreprise avec deux anciens employés ayant dirigé deux des succursales Diwan en nouant des partenariats. Hind préféra démissionner. L'un des plus anciens employés, Amir, avait gravi tous les échelons mais partit fonder sa propre maison d'éditions.

Depuis son installation en Grande-Bretagne et divorcée pour la seconde fois, Nadia regrette Zamalek. Elle vit à Londres dont elle n'apprécie ni le climat ni l'ambiance vis-à-vis des

étrangers déracinés. Sa sœur Hind est venue s'y installer et parfaire sa formation en cuisine à la Leiths School of Food and Wine. Toutes deux font des séjours ponctuels au Caire auprès de leur mère veuve, et s'intéressent de loin au développement de Diwan qui suit une nouvelle trajectoire.